Vincent LOWY, *Cinéma et mondialisation. Une esthétique des inégalités*

Lormont, Éd. Le Bord de l'Eau, coll. Mondialisation, culture et communication, 2011, 164 p.

Alexandre Eyries

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2181>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.2181

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 390-392

ISBN : 978-2-8143-0108-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alexandre Eyries, « Vincent Lowy, *Cinéma et mondialisation. Une esthétique des inégalités* », *Questions de communication* [En ligne], 20 | 2011, mis en ligne le 05 avril 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2181> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2181>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Vincent LOWY, *Cinéma et mondialisation. Une esthétique des inégalités*

Lormont, Éd. Le Bord de l'Eau, coll. Mondialisation, culture et communication, 2011, 164 p.

Alexandre Eyries

RÉFÉRENCE

Vincent LOWY, *Cinéma et mondialisation. Une esthétique des inégalités*. Lormont, Éd. Le Bord de l'Eau, coll. Mondialisation, culture et communication, 2011, 164 p.

- 1 L'ouvrage de Vincent Lowy, *Cinéma et mondialisation. Une esthétique des inégalités*, est publié aux Éditions Le Bord de l'Eau dans la collection Mondialisation, culture et communication qui s'assigne pour tâche de présenter des analyses de la mondialisation et leurs principales incidences sur la culture. En effet, celle-ci défend l'idée selon laquelle « l'un des principaux défis que pose la mondialisation tient à la recherche d'interactions relativement équilibrées entre des cultures dont les différences deviennent plus visibles et sensibles avec l'expansion de la sphère médiatique globalisée à laquelle contribuent les industries de la culture et de la communication » (p. 9). Fidèle à l'esprit de cette collection, cet ouvrage opère « un déplacement du regard du champ socio-politique vers le champ de l'esthétique, en postulant que les représentations cinématographiques déterminent l'importance du visuel dans l'espace public mondial » (p. 7). La principale originalité du propos de l'auteur vient de ce qu'il entend analyser les conséquences de la mondialisation à travers le filtre cinématographique. Selon lui, le visuel a acquis une part considérable dans l'espace public mondial pour deux raisons : la première tient au rayonnement planétaire des grands festivals de cinéma ; la seconde à l'apparition de nouveaux circuits de diffusion d'œuvres en provenance des pays émergents.

- 2 Professeur en sciences de l'information et de la communication à l'université de Lorraine, spécialiste de l'histoire et de la théorie du cinéma classique et du film documentaire, Vincent Lowy conduit des travaux sur l'omniprésence des catastrophes dans les représentations du phénomène de la mondialisation : « Cet ouvrage part du constat patent que, dans le cinéma occidental, le thème de la mondialisation s'expose à travers les représentations négatives et violentes. Les caractères spécifiques de cette violence cinématographique interagissent dans le champ des médias (télévision, information, internet) et décrivent le monde contemporain comme menacé » (p. 9). L'auteur considère que ce phénomène est exclusivement traité au cinéma sous l'angle du rejet ou de la violence. C'est pour lui l'occasion de s'interroger sur les raisons – évidentes ou souterraines – qui ont présidé à une telle dépréciation de la mondialisation au sein de la production cinématographique mondiale, qu'elle soit indépendante, grand public ou d'auteur.
- 3 Par un effet de convergence de points de vue, il ressort que ces pratiques cinématographiques et ces visions imaginées de la mondialisation sont sous-tendues par une « dynamique qui fait du désastre, du cataclysme, de l'Apocalypse, voire de l'Enfer, les principales métaphores cinématographiques des inégalités secrétées par la mondialisation » (p. 9). Dans le cinéma (hollywoodien), une tendance est apparue ces 20 dernières années avec des films à grand public et grand spectacle (ce que les médias appellent des *blockbusters*) mettant en scène soit la destruction du monde par la chute d'une météorite géante (*Armageddon*, Michael Bay, 1997), soit sa menace par des catastrophes naturelles ou par des dérèglements climatiques : *Twister* (Jan de Bont, 1996), *Volcano* (Mick Jackson, 1997), *Le jour d'après* (Roland Emmerich, 2004), *2012* (Roland Emmerich, 2009). Ces films sont habités par des angoisses sécuritaires, par la conscience que « l'idée de catastrophe globale est surreprésentée et participe à la perception d'un monde plein, forclous, en sursis » (p. 9). Il n'en faut pas plus pour déprécier la mondialisation et n'en renvoyer qu'une conception alarmiste et catastrophiste tant d'un point de vue économique que politique, sociologique ou encore culturel.
- 4 Depuis environ 20 ans, la représentation du monde comme d'un espace spécifique, avec son mode d'organisation, ses normes et ses marqueurs de structuration est majoritairement représentée au cinéma : « Dans les films de grande distribution comme dans la production documentaire indépendante, cette représentation reflète la prise de conscience planétaire liée aux grands déséquilibres macro-économiques, aux menaces climatiques, au chaos géopolitique consécutif à la fin des logiques bipolaires » (p. 9). Cette vision critique de la mondialisation émane à la fois de la société civile et des associations de sauvegarde de l'environnement. Elle est partagée par certains cinéastes : « Rétrospectivement, deux films venus d'outre-Atlantique en 1989 (*Roger et moi* de Michael Moore et *L'île aux fleurs* de Jorge Furtado) apparaissent comme des marqueurs de l'émergence d'une pensée critique de la mondialisation, car ils ont avant les autres dénoncé les violences sociales qui accompagnent la suppression des barrières douanières définissant le libre-échange » (p. 10). La thèse de Vincent Lowy est que la dénonciation précoce de la mondialisation par le cinéma s'est faite au nom d'une certaine vision de l'humanité et de la conscience que, derrière le libre-échange des biens, des capitaux, il n'y a pas forcément d'égalité et que le système est même profondément inégalitaire.

- 5 Poursuivant sa réflexion, l'auteur en vient ensuite à aborder le film-événement *Avatar* de James Cameron (sorti en 2009). Ce film est particulièrement intéressant dans la mesure où il repose sur une forme d'aporie. Alors même qu'il « stigmatise l'exploitation outrancière des ressources naturelles et la marchandisation de la planète, [il] a été conçu en vue de séduire le plus large public possible, ce qu'il a effectivement fait à l'aide d'un marketing lui-même planétaire » (p. 10). Le paradoxe fondateur de ce film est contenu dans l'écart entre le message délivré (reprenant sans grande originalité les antennes écologistes) et la transformation d'un produit culturel en un produit marchand (ce film qui a coûté des sommes démesurées est devenu le plus rentable de toute l'histoire du cinéma).
- 6 Par la même occasion, cela permet de mesurer le chemin parcouru par la critique altermondialiste qui était au départ en minorité et qui est maintenant absorbée, ingérée « par l'industrie du divertissement global à des fins de succès commercial » (p. 10). Il est intéressant de constater que la critique farouche de la mondialisation coexiste harmonieusement à Hollywood avec l'esprit de lucre et que, dans l'esprit des scénaristes, des réalisateurs et des producteurs, il est rentable de proposer des « fables » prétendument écologistes pour s'attirer un public le plus large possible. L'auteur écrit encore que ce « film pseudo écologiste qui vante le dialogue des cultures [...] est sans doute l'objet culturel l'objet culturel le plus hégémonique jamais produit » (p. 20). Cela montre que la critique altermondialiste est récupérée et dévoyée par le cinéma américain vendant du rêve ou des frissons à grand spectacle.
- 7 Vincent Lowy explique qu'il resserrera sa réflexion sur le seul champ cinématographique euro-américain. Établissant un parallèle entre l'industrie du film et le niveau de développement culturel d'une société, l'auteur précise que « cinquante pour cent des pays reconnus par l'ONU sont dépourvus de toute production cinématographique – et que les États-Unis dominent largement en recettes la moitié du monde qui reste, ce qui pose également la question du rôle de l'Amérique dans la modélisation du monde » (p. 21). Hollywood apparaît donc comme une entreprise mondialisée de manipulation culturelle des masses et la source de profondes inégalités, ainsi le chercheur s'en explique dans la première partie de l'ouvrage, intitulée « Inégalités de masse ». La mondialisation induit des inégalités criantes qui sont indissociables du libre-échange et de la concurrence qui en garantissent le maintien. Vincent Lowy étaye son argumentation en se référant au court-métrage du brésilien Jorge Furtado qui s'intitule *L'île aux fleurs* et « raconte le parcours d'une tomate depuis sa fabrication jusqu'à la décharge où elle est finalement jetée, décharge ironiquement dénommée l'île aux fleurs. Impropre à la consommation humaine, la tomate est ignorée par les porcs [...] : elle est finalement consommée par des êtres humains affamés qui ont le droit, régulièrement mais en temps limité, de parcourir la décharge afin de se nourrir » (p. 24). Ce film explore la question des inégalités sociales et dévoile la face cachée d'un désastre humain et environnemental dans lequel les êtres humains passent après les porcs dans la priorité de choix des aliments parce qu'ils n'ont ni argent, ni propriétaires. Il se clôt sur une déclaration humaniste visant à provoquer une prise de conscience chez le spectateur et à dénoncer un système inique offrant à l'homme la liberté mais le privant de la possibilité de se nourrir à sa fin.
- 8 L'ouvrage de Vincent Lowy a le grand mérite de mettre en évidence que la logique des multiplexes a soumis la production cinématographique à une entreprise d'uniformisation et de marchandisation sans précédent et sans égal dans les autres

formes de spectacles. De façon exemplaire, il illustre « d'une part, la force d'un cinéma mondialisé où s'exprime le sentiment confus mais persistant d'un désastre global ; d'autre part, l'institutionnalisation de la critique qui dénonce la financiarisation du monde et les inégalités sociales qui l'accompagnent » (p. 22) et constitue un angle original pour analyser la mondialisation.

INDEX

oeuvre Cinéma et mondialisation. Une esthétique des inégalités - (Vincent Lowy, 2011)

AUTEURS

ALEXANDRE EYRIES

I3M, université Nice Sophia Antipolis
alex.eyries@yahoo.fr